L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX : rue de Chartres No 73. NOUVELLE-ORLEANS, VENDREDI MATIN, 9 JANVIER 1885. 58ème Année.

Dufour, Bonpet & Cie., Propriétaires-Editeurs.

Entered at the Post office at New Orleans, La., Second Class Matter.

NOUVELLE-ORLEANS, VENDREDI, 9 JANVIER.

PRIX DE L'ABONNEMENT.

EDITION QUOTIDIENNE.

Un an	$12 00
Six mois	6 00
Trois mois	3 00
Un mois	1 00

On s'abonne aussi, à la semaine, avec les par tout.

EDITION DU DIMANCHE.

Un an	$3 00

Renferme deux feuilletons.

EDITION HEBDOMADAIRE.

Un an	$3 00
Six mois	1 50
Quatre mois	1 00
Trois mois	75

Renferme deux feuilletons.

☞ Pour les petites annonces de Demandes Ventes et Locations, etc., qui se soldent au prix réduit de 10 cts la ligne, voir la 2e page.

Achetez vos Bonbons fins à 75 cents la livre, et le demi-livre à 40 cents. Fruits du pays cristallisés, à 60 cents. chez A. Lemonnier, coin des rues St. Pierre et Royale. Voyez l'annonce

La culture du riz en Louisiane.

Le sort en est jeté, et la résolution, prise par un assez grand nombre de planteurs appartenant à des paroisses de la basse Louisiane : Nous aurons, cette année, beaucoup moins de champs consacrés à la culture de la canne, à laquelle sera substituée celle du riz. Pour la plupart d'entre les cultivateurs dont nous parlons, il serait difficile de revenir sur cette décision, le voulussent-ils maintenant ; ils ont en quelque sorte, brûlé leurs vaisseaux, rompu toutes leurs cannes, et se sont ainsi privés de semence. Certes, nous regrettons vivement cette situation ; mais n'y pouvant rien changer, il nous faut bien l'accepter, telle qu'elle est, sans nous en trop désoler. C'est là peut-être le vole qui doit conduire sûrement et rapidement à la variété des cultures, tant préconisée depuis quelques années et que, nulle part jusqu'ici, on n'a réussi à mettre à exécution.

Il est, aujourd'hui, généralement reconnu que la jute vient, en abondance et à la perfection, sur toutes les terres pauvres des Etats du Golfe, même sur les terres marécageuses.

Personne n'ignore que la compagnie de Drainage de la Louisiane a semé côte à côte des champs de riz et de jute, et que les deux, cultivés par les mêmes procédés, font également merveille. Il a suffi de quelques semaines à la jute pour faire disparaître les restes de la canne et étouffer les mauvaises herbes. La nouvelle plante devient ainsi le plus puissant moyen de débarrasser, dans la Basse Louisiane, le terrain des herbes parasites qui s'y attachent avec tant de persistance, et dont la destruction semblait presqu'impossible.

Puisque nous remonons, en partie du matin, et provisoirement ainsi, espérons-le, à la production de la canne, profitons-en pour nous livrer, en même temps, à la culture de la jute, qui nous offre tant d'avantages et promet d'être rémunératrice. On sait, d'ailleurs—et nous avons dit et répété—que la jute rend d'immenses services à l'agriculture, en chassant loin d'elle les insectes malfaisants—la chenille du coton, par exemple. Cela est si vrai, que certains planteurs du Mississippi ont, dans ces derniers temps, pris la salutaire habitude d'entourer les champs où croît le précieux textile, de semis de jute, et qu'ils les mettent ainsi constamment à l'abri des invasions de ce ver qui est, partout ailleurs, un objet d'effroi pour le cultivateur.

Nous ne disons autant de la ramie, plante d'une culture aussi facile que la jute. On sait que la fibre soie, même avant d'être complètement décortiquée, vaut cinq sous la livre, et qu'une maison de New York en offre ce prix.

Mais, en supposant que nos planteurs se bornent à changer de culture, à adopter celle du riz à la place de celle de la canne, il n'y aurait pas le beaucoup à désespérer parce que nous n'y voyons pas beaucoup à perdre. Le riz offre à notre Etat de grandes ressources et notre sol se prête merveilleusement à cette production. On s'effraie, à tort suivant nous, des funestes effets de cette culture, que l'on trouve insalubre, parce qu'elle suppose un sol tenu constamment en un état d'humidité qui peut engendrer bien des fièvres ; il n'en est rien. Le riz, et ce n'est pas celui de qualité inférieure, vient fort bien dans les terrains élevés et secs. On peut aisément, en sachant bien préparer la terre, obtenir un rendement moyen de quatre-vingts à quatre-vingt-quinze boisseaux l'acre.

Nous avons sous les yeux une correspondance qui entre, à ce sujet, dans les plus minutieux détails, on ne plus encourageants pour nos planteurs. Il faut, avant tout, dit le correspondant, enlever, avec soin, toutes les plantes parasites, attendu que la semence de riz est, de sa nature, fort délicate. Vous préparez votre terre, au printemps ; vous labourez profondément. Si la terre est sujette à se cosguler, à se fermer en mottes, vous la séparez, en y passant la herse. Vous formez des sillons de vingt-quatre à trente pouces de distance, puis vous semez ensuite que tout danger de gelée est passé.

Le riz dont nous parlons, qui pousse abondamment et rapidement dans les terres élevées, et que l'on cultive en prédilection dans la Géorgie, vaut simplement, sous le triple rapport du poids, de la qualité et de la quantité, celui de la Caroline du Sud. La seule différence existe dans la couleur de l'épiche, très-claire, presque blanche, dans le premier cas ; d'un jaune brillant, dans le second. Il vient également bien dans les terrains alluviaux et humides, et dans les terrains secs et élevés, sablonneux même. Partout où vous pouvez obtenir du maïs, vous feres venir aisément du riz. La terre qui vous donne de bon à donne beaucoup de maïs, vous rendra aisément de quinze à vingt-cinq boisseaux l'acre et la culture du second n'est pas plus coûteuse que celle du premier. Aucune récolte n'est plus productive. Quant à la paille de riz, on peut, en fabriquant contre les intempéries de l'air, en faire une excellente nourriture pour les moutons, pour les chevaux, pour tous les bestiaux.

Souvent, lorsque la saison est humide, les épaules repoussent et vous donnent un regain abondant et savoureux, que vous coupez, quand il est encore vert, et dont vous faites un excellent foin.

Encore une fois, nous ne sommes pas de ceux qui ont prêché l'abandon de la culture de la canne ; nous n'hésitons pas, à la fin comme au commencement de cet article, de regretter une pareille désolation de la part de ceux de nos planteurs qui l'ont prise, et nous comptons bien les voir, avant longtemps, revenir en partie du moins, à leur ancienne industrie.

En attendant, qu'ils prennent bien garde de tomber d'un excès dans l'autre, et de ne cultiver que du riz, après n'avoir produit que du sucre. Qu'ils ne perdent jamais de vue l'épouvantable leçon que viennent de subir la France et l'Autriche. Ces deux empires s'étaient follement engagés de la fabrication du sucre de betteraves ; fin d'étaient faites de devenir, sous ce rapport, les deux grands fournisseurs du monde. Il y ont reussi un instant ; mais, le lendemain le réveil fut terrible. Ils ne sont vus accablés par l'excès de la production. Non seulement les marchés de l'intérieur, mais ceux de l'étranger se sont trouvés encombrés, et les sucres, accumulés dans les entrepôts ont subi des baisses énormes. Il n'y a pas encore deux ans, M. de Bismarck se vantait d'infliger à la France un nouveau Sedan agricole et industriel, et il a failli préparer, de ses propres mains, un nouvel Iena, un second Austerlitz à son pays.

La leçon a été cruelle pour l'Allemagne ; méditons-la. Nous sommes, par rapport au riz, placés exactement dans la même situation que la France et l'Autriche par rapport au sucre de betteraves. Aucun sol n'est plus propre que le nôtre à cette culture, et nous pouvons, nous aussi, rêver de devenir les fournisseurs de nombreuses contrées ; l'appât est bien tentant, le piège bien difficile à éviter !

Quoi de plus séduisant que de jeter sur une place comme la Nouvelle-Orléans, un article qui s'y enlève rapidement, et en disparaît, le lendemain, pour aller se placer au loin, sur les marchés de l'Europe et de l'Afrique ; mais l'encombrement se fait bientôt parteut ; les entrepôts regorgent de marchandises, les prix baissent ; il vous reste sur les bras une masse dont vous ne savez que faire, dont vous ne pouvez vous débarrasser qu'à des conditions désastreuses et vous rencontrez la ruine là où vous croyiez trouver la fortune.

Tel est le danger qui nous menace, si nous n'y prenons garde. J'insiste plus expressément que nous, pourtant, si habitués à cotoyer, tous les jours, des précipices de ce genre, s'y sont laissés tomber. Profitons de la leçon qu'ils nous donnent ; évitons avec soin tous les excès de production. Le meilleur moyen d'y réussir, c'est d'apporter la plus grande de variété dans nos cultures. En restant fidèles à cette méthode, nous nous procurerons la plus complète indépendance à l'intérieur, et nous saurons, éviter à l'extérieur, les crises commerciales, suite inévitable de la trop grande abondance des produits sur les différents marchés du globe.

Nous trouvons, dans une dépêche d'Atlanta, Georgie, la description d'une nouvelle plante de coton, d'une grande valeur et d'un énorme rendement.

Voilà bien longtemps que M. Subera, de Macon, Georgie, travaille à opérer le mariage de l'okra févi commun et du coton qui croît en Floride. Il employait le plant que l'on trouve dans les terres basses de la rivière Caloo'hatchie. Il vient enfin de réussir, et a obtenu un produit magnifique. La fleur et le fruit ne ressemblent, cependant, ni au coton ni à l'okra.

La plante a une hauteur moyenne de deux pieds et chaque pied ne produit qu'une fleur, mais elle est magnifique ; elle ressemble beaucoup à celle du magnolia et a les mêmes dimensions ; elle est blanche, plusieurs jours, comme celle du coton, puis elle devient d'un rouge pâle, et prend, peu à peu, une teinte plus foncée, jusqu'à ce qu'elle devienne rouge ; elle tombe alors et découvre une superbe boule.

Au bout de dix jours, cette boule ressemble à celle de coton, puis elle grossit soudain, comme par une force magique, jusqu'à ce qu'elle atteigne la grosseur d'une forte noix de coco. C'est alors seulement que le textile commence à faire son apparition. Il se développe en rouge fils d'un blanc de neige. Une main expérimentée peut récolter 800 livres par jour et même davantage. La nouvelle plante n'exige que cet avantage, que le résultat obtenu par M. Subera donnerait à celui-ci des titres à la reconnaissance du fermier du Sud.

Mais, ce n'est pas tout. Il ne se trouve aucune graine mêlée à la filasse ; chaque grabot produit environ 2 livres d'un coton très-long, d'une qualité supérieure au Sea Island ; au fond il y de 4 à 6 graines ressemblant à la graine de la pinquemine. Ce nouveau coton n'a pas besoin de passer au moulin.

Nous remettons à demain nos observations sur l'assemblée publique d'hier soir relativement à l'Exposition Universelle de la Nlle-Orléans.

L'importance de sujet nous fait un devoir d'y apporter toute l'attention et d'y consacrer tout le temps possibles.

Nous sommes, d'ailleurs, persuadés que chacun de nos lecteurs comprend son devoir et n'hésitera pas à le remplir dans la mesure de ses moyens.

Pour le compte-rendu de l'assemblée d'hier soir au Washington Artillery Hall, voir la chronique de la ville.

CONSULAT D'ESPAGNE.

Nlle-Orléans, 8 janvier 1885.

Aux citoyens de la Nlle-Orléans.

Le télégraphe, avec son froid inconscient, nous a transmis la lamentable nouvelle d'un cataclysme survenu récemment dans le Sud de l'Espagne : les tremblements de terre de Malaga et de Grenade. La charité ne reconnaît pas de nationalités, elle est universelle.

Les lamentations des infortunées victimes qui, pressent des frères chéris ensevelis sous les décombres des deux villes mentionnées plus haut, n'ont plus allées-mêmes d'aile et sont plongées dans le plus affreux désespoir, exciteront les sympathies des cœurs compatissants.

La Louisiane et remarquée pour son hospitalité et qui s'est montrée si généreuse envers les inondés de la Murcie ; la Nlle-Orléans, se mégrapole, où habitent encore tant de familles d'origine espagnole, ne resterait pas indifférentes en présence de l'affreuse calamité qui vient de s'abattre sur Malaga et Grenade.

Les veuves et les orphelins si cruellement éprouvés de ces malheureuses villes recevront avec reconnaissance l'obole des cœurs généreux, si modeste qu'elle soit, et prieront Dieu de bénir les âmes charitables qui leur viendront en aide.

Il sera ouvert au Consulat espagnol une souscription dont le produit sera déposé chaque jour dans une banque de cette ville, et quand elle sera close le montant perçu et les noms des souscripteurs seront publiés dans les journaux de la Nlle-Orléans.

ARTURO BALDASANO Y TOPETE.

Dans une lettre adressée, de New York, 6 du courant, à Cyrus W. Field, le général Grant refuse la souscription que ses amis faisaient pour lui.

Bande Impérialiste d'Allemagne.—Le Bureau de location, pour les Soirées de cette bande, ouvre aujourd'hui, à la maison Grunewald, 127 Canal.

Les journaux de Paris du 25 décembre annoncent qu'un drame qui s'est passé le dimanche soir, à Tonnerre, (Yonne), France, cause dans cette ville une profonde émotion. Depuis quelque temps, M. Brisebard, architecte, pourrait de ses assiduités Mme Paul Francey, qui jouit à Tonnerre d'une excellente réputation et est mariée à un industriel, entrepositaire de machines agricoles. Il y a deux semaines environ, M. Brisebard, choisissant un soir où M. Francey était absent et où sa femme était au théâtre, s'introduisit dans leur appartement ; en rentrant, Mme Francey le trouva chez elle ; effrayée à la fois et indignée, elle menaça M. Brisebard de le faire jeter à la porte, s'il ne sortait volontairement ; l'architecte se retira. Le lendemain, Mme Francey, craignant de nouvelles tentatives, écrivit à M. Brisebard une courte lettre pour l'avertir que s'il essayait de pénétrer de nouveau chez elle, elle l'accueillerait à coups de revolver. Brisebard lui répondit avec une galanterie assez déplacée "que la mort donnée par la main d'une aussi jolie femme ne pouvait qu'être agréable."

Dimanche soir, M. Francey étant à la chasse. M. Brisebard sonne à la porte de Mme Francey ; le domestique a l'imprudence de l'introduire. Que se passe-t-il alors ? Sans doute, Brisebard fit de nouvelles déclarations ; peut être même voulut-il aller plus loin ; car on a remarqué qu'un certain désordre régnait dans la chambre.

Quoi qu'il en soit, on vit tout à coup Brisebard sortir de la maison en courant, la figure ensanglantée ; Mme Francey avait exécuté sa menace et une balle de revolver avait atteint légèrement l'architecte à la nuque. Epardu, M. Brisebard voulut se réfugier dans la première maison qu'il rencontra ; il sonna à la porte du collège. Mais Mme Francey l'avait poursuivi, le revolver à la main, et comme la porte du collège tardait à s'ouvrir, elle déchargea sur lui deux nouveaux coups de revolver qui l'étendirent raide mort : une balle avait traversé le cœur.

Les Victoires des Français au Tonkin.

Les Combats du Loch-Nan.

Le *Temps*, de Paris, du 24 décembre a publié une lettre que son correspondant particulière d'Hanoï lui adresse sur les combats de Loch-Nan. Nous la reproduisons en entier :

Hanoï, 10 novembre.

Les combats du Loch Nan.—Les Chinois s'opposent au débarquement.—Brillant fait d'armes du 143e.—Arrivée des tirailleurs nigériens.—Attaque des collines le 10.—Nouveau fait d'armes du 143e.—Retraite des Chinois.—Leurs mouvements pendant la nuit. Ils prennent l'offensive, sont repoussés et évacuent Cha.—Situation au Tonkin.—Exode des négociants chinois.

Un officier qui a fait partie de la colonne Dornier a l'obligeance de me donner des renseignements d'un vif intérêt sur les combats, que nos braves soldats ont livrés les 3, 10 et 11 octobre dans la vallée du Loch Nan.

Le plan d'invasion du Tonkin avait été élaboré par le vice roi de Canton et la cour de Hué ; les Chinois voulaient s'établir sur la rive gauche du dernier bras du Delta, pour se répandre de là dans le bas pays, et y fomenter une insurrection qui eût paralysé toutes nos forces. C'est une erreur de croire que la route suivie par l'armée impériale est celle du littoral ; les Chinois sont venus par le Kuang-Si, la route de Lang-Son reste ce qu'elle a été depuis le commencement de la campagne, la véritable voie par laquelle ils s'étaient ait Tonkin. Que des détachements isolés aient passé par Pe Kol, le fait est certain, mais le gros des troupes chinoises a suivi le Tonkin par la route ordinaire. Le plan du général en chef était indiqué par la direction que suivait l'ennemi : le général Négrier devait occuper la droite sur Lang-Son, tandis que le colonel Dornier devait occuper la gauche à Cho. Il était évident que, si l'on réussissait, le centre pourrait et devait se prononcer.

Je ne raconterai pas sur le brillant fait d'armes de Kep. On s'y est battu vaillamment, mais on s'est battu aussi vaillamment à Cho, on peut même dire que le succès y a été chèrement acheté.

Le colonel Dornier avait quitté, le 6 au matin, le mouillage de Long-Sinh pour remonter le Loc-Nan aussi haut que possible. Toute sa colonne, sauf une compagnie de la légion étrangère et une section de tirailleurs tonkinois qui cheminaient par la berge, était sur les canonnières. On arriva à Lam sans incident à dix heures du matin. L'ennemi n'a pas paru. Les canonnières ne peuvent remonter plus avant, un banc de sable de la rivière dont les bordes abrupte et escarpée se prêtant mal au débarquement ; aussi le colonel part sur l'E. Kep, qui est moins que les autres bateaux, pour trouver un point où la mise à terre sera plus aisée.

A quelques centaines de mètres de Lam, la rivière fait un coude brusque et présente une plage où l'opération sera relativement commode ; l'E. Clair arrive à 6 ou 5 mètres de la berge. Il n'y a pas à hésiter. C'est là que la colonne aura un base d'opération. Le choix du lieu fait sous la protection de la compagnie Reyzet, de la légion étrangère, on commence le débarquement, quand de la bouc de la rivière partent un coup de canon et une vive fusillade. Quelques heures seulement se sont écoulées depuis le départ de l'Eclair, mais le commandant de cette canonnière, le lieutenant de vaisseau Leyde, a des hommes à leur poste de combat, malgré l'encombrement, tout se passe à son bord avec un ordre admirable précision. A son ordre, les Hotchkiss ouvrent le feu et l'ennemi passe en nous inquiéter de ce côté.

Il semblait, les Chinois s'avancent, cherchent à tourner les faibles détachements qui protègent le débarquement et se rapprochent des hauteurs et tirailleurs sur nos troupes, qui répondent par des feux de salve et se contentent de les ni' à distance, tandis que les compagnies restées sur arrière remontent successivement l'arroyo et prennent leurs positions de combat.

Vers une heure, les compagnies Fayssinand et Cuvillier, du 143e, entrent en ligne, la colonne s'empare tout son monde sous le maïs, réussi dans un vieux camp annamite. Il donne l'ordre de refouler l'ennemi par une attaque sur les deux ailes. A notre gauche, une compagnie de la légion, les tirailleurs tonkinois gagnent du terrain, mais tout d'un coup les Chinois s'élancent en nombre, les tirailleurs tonkinois faiblissent, découvrent le droite de la légion, qui recule lentement en infligeant à l'ennemi des pertes sérieuses, jusqu'au moment où la compagnie Fayssinand, saisie avec un admirable entrain par son brave capitaine, s'élance en colonne de compagnie, chargée et se lance battant le clairon, aborde l'ennemi et le poursuit avec la légion, la refoule dans les rizières sur une distance de 800 mètres N'en petits soldats de France ont été admirables.

A l'autre aile, l'attaque chinoise avait devancé la mêtre compagnie de la légion. Le lieutenant Reyzet pan au feu violent tirant avec autant de calme que s'il s'agissait de manœuvre. Renforcée par deux compagnies de la légion étrangère, elle se précipite sur l'ennemi, qui abandonne des rizières et se retire sur la berge.

L'artillerie arrive à son tour et précipite la retraite des impériaux qui disparaissent dans la direction de Cha. La journée était finie, les bases d'opérations assurées. L'ennemi subit un sanglant échec ; il avait cherché en vain à nous jeter dans le fleuve et nous avait coûté bien des vies. Cependant, quand les tirailleurs tonkinois faiblissent, il crut un instant en succès. A ce moment, des cris, mêlés aux coups de feu, avaient arrivé à petite distance de l'ambulance ; aussitôt le docteur Dreyfus, médecin aide-major de 2e classe, mit le cheval au galop, rassemble les hommes sanitaires des blessés et arrête, par son attitude énergique, quelques Chinois qui s'étaient aventurés, en se faisant dans les grandes herbes, en avant des gros de leurs forces. Ce sont de ces actions qui ne doivent pas étonner dans ces régions à fanatisme religieux et où souvent les obstacles naturels ne peuvent pas tenir de voir à dix mètres. L'Eclair avait rendre, ce jour-là d'importants services. Nous avons coupé chaîne des bases d'opérations : la journée nous coûtait 11 tués et 20 blessés, la plupart appartenant à la légion. Parmi les tués était le capitaine Beyrand.

Le colonel Dornier s'hâtait pas un instant ; l'ennemi était en force Pourquoi l'opiniâtrer avec les quelques compagnies qu'il avait eut été une imprudence ? Il appela à lui le bataillon des tirailleurs algériens et le commandant de Mitheille, que le général Brière de l'Isle avait mis à sa disposition, et attendit. Le 9, 500 tirailleurs algériens et quatre pièces de 80 de montagne rejoignaient à Lam. Le même jour, des officiers poussaient des reconnaissances dans toutes les directions et le colonel lançait les ordres du mouvement pour le lendemain matin. Son intention était de s'établir sur les hauteurs qui dominent la direction de Cha, à un peu plus de 4 kilomètre du campement de la colonne. Malheureusement d'un de l'arroyo, ces hauteurs forment deux groupes distincts, perpendiculaires l'un à l'autre, séparés par un vallon, celui de gauche, s'étendant parallèlement à la ligne d'attaque.

L'ennemi n'avait fait aucun mouvement depuis le 6, il nous observait, sans avant-postes et ses sentinelles assassines qui le montraient qu'il se tenait sur ses gardes. Le ligne de feux s'étendait sur un vaste périmètre et en droite dans la direction de la route de Lang-Son, en gauche formant retour vers le Cha.

Afin de le tromper, le colonel lette, le 10 au petit jour, la compagnie de Mitheille vers la ligne de feu. Le jour, tandis que, dépit d'abord se disposaient à aborder les hauteurs. La première gagne rapidement sur la gauche, puis, sans tirer un feu nous vit qui lui fait perdre quelques hommes, elle s'établit sur les crêtes qui sont son objectif. En même temps, le capitaine Fayssinand s'était mis en route pour occuper les crêtes de droite, accompagné par le capitaine Cuvellier, faisant fonctions de chef d'état-major. En 143e, il recula le vivement, in pouvait, débusque les avant-postes et enlève brillamment la hauteur. A ce moment où il atteint la ligne de feu, le capitaine Fayssinand tombe blessé grièvement à la tête. M. Cuvillier prend la direction de l'attaque, électrise par son exemple le soldat, on se lance sur les Chinois avec une ardeur inouïe, mais au même instant, pour vaillante trop pas. Une barricade barre la route. On cherche à la tourner ; un feu d'une vivacité extraordinaire part de la tranchée. M. Cuvillier est tué ; trois balles l'ont frappé. Le 143e fait des pertes considérables. Sur quatre officiers, trois sont hors de combat. Nos braves se replient, emportant leurs blessés. L'ennemi n'ose pas les suivre.

Le légion et les tirailleurs arrivant manœuvrent en ligne de retraite. L'artillerie, d'une position admirablement choisie, le bat à revers et lance ses obus à 2,700 mètres sur le fort de Cha. Cependant c'est après avec deux canons Krupp, mais les Chinois ne peuvent régler leur tir. Leurs obus s'enfoncent dans la terre sans nous faire aucun mal, tandis que les notres allument des incendies dans leurs ouvrages. La journée était finie.

Dès le commencement de l'attaque, les impériaux avaient fait passer des troupes des forts de Lang-Son à Cha, croyant que nous chercherions à aborder en point sans coup frir ; même ils tentèrent plusieurs poussées sur notre ligne de communication avec le fleuve, mais, rejetés partout à coups de fusil, ils demeurent avec une certaine mollesse.

Exalté en sur les crêtes, les deux colonnes se retranchent fortement sur les positions conquises qui devraient être la base d'opérations pour l'attaque de Cha.

La nuit, on reste sur le qui-vive ; les Chinois ne nous inquiètent pas, ils se massent à Cha. On entend jusqu'à une heure avancée de la nuit le bruit sourd qui dénonce les mouvements des troupes. Vers 2 heures, on complète la défense, les ordres sont donnés pour l'attaque du lendemain. L'artillerie est en batterie dirigée des deux côtés de la route ; on compte le camp chinois et à l'accabler sous nos projectiles.

Les impériaux n'attendirent pas l'attaque : ils vinrent à nous. Le 11 au matin, leurs colonnes se décrochent derrière les accidents de terrain, prennent l'offensive. On les laisse approcher et quand elles arrivent à petite distance, abrités derrière les épaulements du camp retranché, nos soldats ouvrent sur elles un feu d'enfer. Toutes les balles portent ; l'artillerie crève de ses obus à balles les rangs de l'ennemi. Celui-ci fait quelques avant, abandonnant peu morts sur le champ de bataille.

Pendant la nuit, il évacue ses positions et se replie sur les montagnes. L'offensive lui avait mal réussi le 6 et le 11. Battus à Kep et à Lam, les meilleures troupes de l'armée d'Annam abandonnaient ainsi la partie. S'il en avait eu des forces suffisantes, se les eût remises d'un coup dans les provinces chinoises. La journée du 10 nous coûtait 21 tués et 89 blessés. Seul, le 143e avait 12 tués et 42 blessés. Le 11, nous n'avons pas un homme tué.

A Hanoï, nous voyons chaque soir des feux allumés par les Pavillons noirs sur les bords de la rivière Claire ; ils ravagent la région et brûlent nous les villages. Il faudra marcher de ce côté, dès que le temps sera plus quelque repos. Situation énervante, qui paralyse tout progrès dans le pays.

Les Chinois émigrent en masse, non par crainte des représailles qui peut-être leur semblerait naturelles, mais parce que le vice-roi de Canton a rappelé les mandarins leurs frères et jeunes propriétés en Chine-Le Tonkin. Pour beaucoup d'entre eux, c'est le ruine, mais ils s'inclinent devant les volontés des mandarins et les menaces de leurs exécuteurs.

Suivant le *Truth* de Londres, il a été décidé, à l'entrevue des trois empereurs, à Skiernevice, que le grand-duc héritier de Russie, aussitôt après sa majorité, prendrait fiancé à la plus jeune des filles du prince impérial d'Allemagne.

Moi, au 1er janvier, je suis sûr d'être pendu, car j'ai déjà un frère coulé.

A LA MEMOIRE DE GAMBETTA.

Le 23 décembre, un banquet a eu lieu, à l'Elysée-Montmontant, Paris, à la mémoire de Gambetta, fondateur de l'Union républicaine de Belleville, M. Spuller a fait un splendide éloge du grand tribun. Voici quelques extraits de son discours, que nous trouvons dans les journaux de Paris du 30 :

Cet homme de liberté—si je bannis de le dire ! —ne croyait pas qu'il fût d'une bonne politique, surtout dans un pays de démocratie, d'opposer la liberté à l'autorité ni l'autorité à la liberté, pour les mettre en conflit perpétuel. Non, il voulait la nation libre avec un pouvoir fort. C'est qu'il se faisait du pouvoir une toute autre idée que nombre de doctrinaires anciens et modernes : le pouvoir, pour lui, était non un moyen de résistance ou de réaction, mais un instrument de progrès et d'améliorations. Un tel pouvoir n'est jamais aux libertés du peuple. Et quant à la liberté, s'il la voulait plénière c'était afin que les citoyens, n'ayant plus rien à réclamer de la cité, puissent se donner tout entier aux questions sociales. Est-il besoin d'ajouter que cet homme, qui a été accusé d'aspirer à la tyrannie, était avant tout un homme de discussion et de parlement ? Le régime parlementaire a des défauts qu'il connaissait aussi bien que personne, mais il avait assez étudié l'histoire de la France et des autres nations libres pour savoir qu'il n'y a de libertés publiques que dans les pays où les affaires se font au grand jour de la tribune, sous la responsabilité des agents qui les traitent et sous le regard de l'opinion.

Il était surtout convaincu de cette vérité, que la démocratie n'a aucun intérêt, après tant aux de luttes pour conquérir le pouvoir, à le démantoler de ses propres mains.

... Mais mes chers concitoyens, cette démocratie que Gambetta servait avec tant d'amour, il la voulait libre et éclairée, et il a entrepris l'éducation de son parti, après lui avoir mis en main tous les avantages qu'il avait pu lui procurer. C'est à cette œuvre d'éducation qu'il s'est spécialement attaché. Pourquoi ne le dirai-je pas ? Il a eu l'ambition de faire un nouveau parti de l'ancienne démocratie française, et je ne crois pas qu'il ait pu donner une plus haute idée de son caractère. Pour moi, c'est là ce qui m'apparaît en lui de plus grand ; en tout cas, c'est bien ce dont j'ai conservé le souvenir, et ce qui m'a le plus frappé. Je ne pense pas, je ne me rappelle jamais à croire que de cette ambition, si clairement exprimée, il ne se fût rien suivi. Mais, mes chers concitoyens, je ne crois pas, je ne me rappelle jamais à croire que ce soit absolument qu'il ait pu donner une plus haute idée de son caractère. Pour moi, c'est là ce qui m'apparaît en lui de plus grand ; en tout cas, c'est bien ce dont j'ai conservé le souvenir, et ce qui m'a le plus frappé. Je ne pense